

## LA NORIA D'ALI

Il s'appelle ALI. Son visage a la couleur dorée de la galette de mil cuite sur la pierre chaude. Il doit son hâle à son métier qui l'expose au soleil presque toute la journée. Il ne s'en plaint pas. Il aime la vie qu'il mène. Il est heureux. Il se considère même comme l'homme le plus heureux de son misérable village, étant privilégié : il n'a pas à gratter le sol ingrat pour essayer de faire pousser du mil et le sorgho. Il n'a pas, non plus, besoin de guider quelques vaches étiées ou quelques chèvres cachectiques dans le reg torride à la recherche de rares touffes végétales, de maigres buissons encore feuillus.

Il a reçu de son vieux père un héritage inestimable : A deux cents mètres des cases en pisé de son bled, il possède quelques ares de sable brûlant avec, en son centre, un puits ! Un puits profond, toujours en eau. Une belle eau fraîche et limpide ; Incomparable avec le liquide saumâtre du puits du village, impropre à la consommation et tout juste utilisable pour arroser les cultures clairsemées des paysans misérables mais pugnaces.

Une noria rustique plonge sa chaîne à godets dans la grande bouche sombre. Le petit âne gris attelé au timon tourne... tourne toute la journée. Autour de lui, et sur ses oreilles velues, les mouches agressives bourdonnent et le harcèlent obstinément. Il les subit, passif, blasé. Les dents usées des rouages de bois grincent spasmodiquement. Les godets dégoulinent d'eau fraîche, culbutent et déversent leurs précieuses goulées dans le grand bassin en peau de dromadaire. Le clapotis mêle son chant grave au crissement de la machine. Les augets dégoulinent et s'égouttent brièvement. Le soleil fait étinceler toutes ces perles fugaces. Il les irise joliment. Leurs chapelets choient, sans discontinuer, dans le puits obscur et dans le bassin frémissant. L'eau coule et roucoule. ALI ne se lasse pas d'écouter cette musique. Son puits chante et l'enchanté. Il lui rappelle le babil

de ses deux enfants quand ils étaient nourrissons. Une douce vocalise ; un gazouillis...

De temps en temps, le bourricot se met à braire. Il est assoiffé. Sans le détacher du timon, ALI lui apporte une outre en peau de chèvre débordante d'eau claire. L'animal y plonge son muflé altéré et boit goulument. Puis, sa soif apaisée, il repart en trotinant sur la sente circulaire. La noria recommence à couiner et l'eau reprend son frais refrain.

En fin d'après-midi, la chaleur décroît et le bassin est plein d'une belle eau bleue. Alors, les femmes voilées du village viennent au puits remplir leurs seaux. Avec leurs fillettes graciles, elles portent de gros bidons posés sur leurs têtes hautes. ALI reçoit une piécette de chacune d'elles. Il la glisse promptement dans la vaste poche de sa gandoura. La monnaie y tinte joliment. Il aime, de temps en temps, secouer son vêtement pour écouter tintinnabuler ce métal nourricier...

Dès qu'elles l'ont payé, les femmes peuvent emplir, lentement, leurs récipients. Chacune prend son temps, gravement. La quête de l'eau est toujours solennelle. Solennelle, d'abord, puis festive : C'est le seul moment de la journée où elles se retrouvent toutes ensemble. Le seul instant de leur quotidien où elles peuvent bavarder, commérer, rire. C'est l'occasion de joyeux échanges, de chansons aussi. Il y a des moments d'hilarité, après une moquerie jamais méchante ; juste dite pour entretenir cette bonne humeur collective. Quand il s'agit d'un potin un peu coquin, les femmes ont un petit rire de gorge aigu. C'est un moment unique de détente, de rigolade, l'oubli momentané des rudes tâches ménagères, des servitudes des épouses asservies.

ALI, discret, jubile dans cette aimable volière.

Les fillettes profitent de ces quelques minutes de liberté pour chahuter entre elles. Elles se poursuivent, s'éclaboussent en émettant des petits cris ravis. Elles

taquinent gentiment le bourricot. Alors l'âne braie et braille. C'est sa façon à lui d'être présent, de rappeler son rôle essentiel dans cette brève réjouissance.

ALI savoure son rare privilège de passer ce moment avec les femmes du village. Certaines ont des regards de braise posés sur lui. Sur lui... ou sur la poche de sa gandoura gonflée comme un grelot de pièces résonnantes !

Au puits, toutes les femmes et leurs gamines ayant rempli leurs récipients de toutes sortes, repartent, à la queue-leu-leu, sur la sente qui mène au village, lourdement chargées mais la démarche toujours élégante. Au soleil couchant, le pisé des cases prend des teintes ocre. C'est l'heure où les garçons ramènent, en poussant de petits cris rauques, les vaches faméliques et les chèvres bêlantes dans leurs enclos. Les hommes, fourbus par leurs harassants travaux agricoles, rentrent, d'un pas lourd, leurs rustiques sarcloirs sur l'épaule. Ils vont pouvoir, enfin, étancher leur soif avec l'eau fraîche du puits d'ALI.

Après un frugal repas, ils iront se réunir autour d'un maigre feu de bois, chacun amenant une bûchette pour alimenter la flamme. C'est le moment des palabres, des échanges sur les cultures. Quelques-uns fument un tabac âcre allumé avec un tison emprunté au foyer. ALI les rejoint souvent. Il ne peut s'empêcher de comparer cette veillée un peu triste, que la fatigue pesante rend morose, avec celle, festive, des femmes autour de son puits. Quand le feu se meurt, chacun se lève lourdement et regagne sa case.

ALI ne se lasse pas de cette humble existence pastorale. Seuls les enfants qui grandissent illustrent le temps qui passe...C'est un sage. Il est heureux comme cela, sans ambition, sans projet impossible à réaliser. Sans rêve aussi. Il vit, tout bonnement.

C'est un évènement extérieur à son univers, un évènement tout à fait inattendu qui l'a amené, un jour, à prendre conscience de la nature de sa félicité. A l'appréhender intellectuellement.

Une fin d'après-midi, un petit groupe de chameliers s'est arrêté près du puits d'ALI. L'un d'eux, richement vêtu, ayant fait baraquier son méhari, s'est approché du villageois. Il était grand et ses yeux avaient la couleur de l'eau de la noria. Ses traits, qui avaient beaucoup de noblesse, indiquaient son origine étrangère. Il demanda, avec un léger accent, s'il pouvait faire abreuver ses domestiques et ses montures et bivouaquer, une nuit, sur place. Il offrit au marchand d'eau trois pièces de monnaie en argent que celui-ci mit promptement dans sa poche. ALI entendit avec délice les espèces tinter joliment avec la recette de la journée. Les domestiques firent boire longuement les bêtes et organisèrent hâtivement le bivouac.

Leur maître proposa aimablement à ALI de partager son repas. Celui-ci, flatté, accepta et proposa d'aller rapidement chercher au village quelques galettes de mil et du lait caillé. Quand il rejoignit ses visiteurs, un feu de bois était allumé. Sur un riche tapis, posé à même le sable, une luxueuse vaisselle était disposée pour deux personnes. ALI comprit que les autres chameliers, à l'exception de celui qui les servait, mangeaient près des bêtes. La nourriture était raffinée. Il ne s'offensa pas de ce que les galettes de mil et le lait caillé qu'il était allé chercher soient distribués aux domestiques.

L'hôte parlait peu. Il dit seulement qu'il voyageait pour son plaisir et qu'il était de race aryenne. Ils finirent leur festin en buvant un thé à la menthe odorant accompagné de friandises succulentes. Le domestique alimentait attentivement le feu de bois. Des étincelles dansaient dans les ténèbres d'une nuit très étoilée. Les flammes dispensaient une douce chaleur que les deux hommes appréciaient, la fraîcheur nocturne commençant à se faire sentir. Le silence qui les entourait était fait de cette légère et vivante vibration sonore propre au désert, mêlant le grésillement des grillons au chuchotement du sable se refroidissant. De temps en temps, le braiement en dents de scie d'un âne du village parvenait jusqu'à eux.

Les dromadaires, qui bivouaquaient à une cinquantaine de mètres, répondaient, en écho, par un blatèlement ensommeillé.

ALI fut courtoisement prié de parler de lui, de son métier, de sa famille. Il décrivit son travail de puisatier quand il lui fallait écurer le puits, continuellement ensablé ; l'entretien de « l'emmuraillement » et la maintenance de la noria que son père avait créée pour remplacer un antique chadouf. Il évoqua son projet de remplacer le vieil âne par une jeune chamelle. Il dit combien ce travail était largement compensé, et récompensé, par son petit commerce de l'eau. Il avoua aimer entendre les piécettes s'accumuler au fond de sa poche, non pas par avarice mais parce que cette gaie résonnance quotidienne signifiait, pour lui, que l'achat d'une chamelle prenait forme, petit à petit pour remplacer l'âne vieillissant.

Il dit, avec des mots simples, combien il aimait la douce musique de l'eau – de son eau – clapotant dans le bassin ou dégoulinant des godets de la noria. Il raconta le plaisir qu'il ressentait au milieu des femmes et des fillettes qui blaguaient, qui chantaient, qui riaient autour de lui, chaque fin d'après-midi, quand elles venaient quérir l'eau pure.

L'aryen l'écoutait avec sympathie et un intérêt qui semblait sincère. La lumière des flammes dansantes illuminait son visage cuivré. Avec un léger sourire, il questionna ALI :

- Connais-tu le proverbe persan concernant les trois bruits qui réjouissent l'âme ?
- ALI ne connaissait pas de proverbe...
- Eh bien, ces trois bruits sont, précisément, le rire des femmes, le tintement de l'argent au fond de sa poche et le chant des fontaines ! Et sais-tu le nom donné à cette félicité, à cette parfaite satisfaction intérieure ?
- Je l'ignore aussi, lui répondit humblement ALI.
- Dans notre civilisation, dans notre culture, nous l'appelons « LE BONHEUR » !